

Jean-Christophe Rufin

Sept histoires
qui reviennent de loin



folio

Jean-Christophe Rufin

de l'Académie française

Sept histoires
qui reviennent
de loin

Gallimard

Médecin, engagé dans l'action humanitaire, Jean-Christophe Rufin a occupé plusieurs postes de responsabilités à l'étranger. Il a été ambassadeur de France au Sénégal.

Il a d'abord publié des essais consacrés aux questions internationales. Son premier roman, *L'Abyssin*, paraît en 1997. Son œuvre romanesque, avec *Asmara et les causes perdues*, *Globalia*, *La Salamandre* entre autres, ne cesse d'explorer la question de la rencontre des civilisations et du rapport entre monde développé et pays du Sud. Ses romans, traduits dans le monde entier, ont reçu de nombreux prix, dont le prix Goncourt 2001 pour *Rouge Brésil*. Il a été élu à l'Académie française en juin 2008. *Le parfum d'Adam*, publié en 2007, et *Katiba*, publié en 2010, sont les deux premiers volets de la série romanesque *Les enquêtes de Providence*.

Passion francophone

— Monsieur Paul ! La 224... Elle a tout cassé !

Virginie, la femme de chambre, était descendue en courant pour prévenir le gérant et l'avait trouvé dans son bureau. Sitôt arrivé le matin, il s'y enfermait et allumait la télévision. Ce jour-là, la première chaîne retransmettait la visite de Gorbatchev aux États-Unis. La grande affaire du moment, c'était l'effondrement de l'URSS qui se déroulait en direct.

— Tout cassé, où ça ? grogna-t-il.

— Dans sa chambre, pardi ! Elle a retourné le lit, les fauteuils, la table, tout.

— On les remettra en place.

— Non, vous ne comprenez pas. Elle a une force incroyable, pour une petite femme comme ça. Les draps, elle les a déchirés en lanières. Elle a cassé le plateau en marbre de la table. Il ne reste plus un seul miroir dans la pièce. C'est un carnage.

— Est-elle seule ?

— Il y a cette bonne femme de l'ambassade avec elle. Mais ça n'a pas l'air de la calmer du tout.

L'ambassade ! L'ambassade soviétique. M. Paul hochait la tête. Une des conséquences des événements en train de se dérouler était cette soudaine arrivée de touristes russes, avec la bénédiction de leur ambassade.

— Pendant qu'elle casse, elle n'arrête pas de jacter. Et personne ne comprend ce qu'elle dit.

— La femme de l'ambassade ne vous a pas traduit ?

— Elle ? C'est à peine si elle dit trois mots de français. La seule langue étrangère qu'elle connaisse, c'est l'allemand.

— L'allemand ? répéta M. Paul, en se redressant.

Virginie opinait, en se retenant de sourire. Elle savait ce qu'elle faisait. Au mot « allemand », M. Paul avait soudain marqué son intérêt. Il se leva, tira sur son gilet et éteignit la télé. L'Histoire attendrait.

— J'y vais, dit-il.

Sa carrière, il la devait aux langues étrangères et, parmi toutes celles qu'il parlait, l'allemand était sa préférée. Sa mère, d'origine alsacienne, la lui avait apprise dès l'enfance.

Dans l'ascenseur, avec la femme de chambre,

M. Paul garda le visage grave et concentré du boxeur qui se dirige vers le ring. Ils n'étaient pas encore arrivés au quatrième étage qu'ils entendaient déjà les hurlements. Il prenait soudain la mesure de la gravité de la situation. La casse, passe encore, mais le tapage était intolérable dans un établissement de cette catégorie : quatre étoiles chèrement acquises, un emplacement en or à deux pas des Champs-Élysées, une clientèle haut de gamme.

Deux portes étaient ouvertes dans le long couloir et des hommes en peignoir, mal réveillés, protestaient contre le vacarme qui les avait tirés du lit. M. Paul marmonna des excuses empressées. Parvenu à la porte 224, il frappa. Presque immédiatement, une femme blonde vint lui ouvrir. Elle était maquillée avec l'inimitable mauvais goût soviétique et coiffée d'un modèle de chignon tiré des pages « mode » de *Jours de France*, années soixante. Sa mine était à la fois autoritaire et terrorisée, mélange assez couramment observé chez les apparatchiks qui accompagnaient les délégations. Elle fit pénétrer le gérant dans la petite entrée tendue de velours brun qui servait d'antichambre. Le sol crissait sous les pas : le miroir vénitien était réduit à l'état d'éclats. Derrière la porte de communication qui menait à la chambre, on entendait maintenant des sanglots.

— Je France, moi pas longtemps, baragouina la diplomate. Avant Vienne. Autriche. Vous connaître allemand ?

— Bien sûr, madame, répondit M. Paul en enchaînant dans cette langue avec facilité. Je vous écoute. Que se passe-t-il ici ? Qui est cette personne et à quoi correspond ce tapage ?

— Merci, merci, s'exclama la femme en saisissant les mains du gérant.

Ses doigts boudinés étaient couverts de bagues bon marché et le vernis s'écaillait sur les ongles. M. Paul retira vivement ses mains.

— Voilà, directeur. Elle, c'est fille grand dignitaire kirghiz. Vous savez où est Kirghizie, n'est-ce pas ? En Asie centrale, près de Himalaya.

La Russe aspirait violemment les « h » et à son insu imitait le vent glacial sur les hauts sommets.

— Sud de l'URSS, si vous voulez. Peuplé de Mongols.

Elle esquissa le geste de se brider les yeux mais, par égard pour un maquillage qui lui avait coûté tant d'efforts, elle se retint.

— Trrrrès froid l'hiver mais pays riche : troupeaux, mines, blé...

Elle rit nerveusement. Puis reprit à voix basse en tendant le cou :

— Père de la madame, secrétaire général du Parti communiste kirghiz. Grande famille. Chef de clan. Vous comprenez ?

— Et que fait-elle ici ?

— Rêve ! s'écria la Russe sur un ton soudain emphatique. Rêve, directeur ! Depuis toujours, madame rêve venir en France.

Puis, de nouveau plus bas :

— Avant aujourd'hui, impossible. Elle, trop surveillée. Vous comprenez ?

La prudence de la guéebiste était plus forte que le vent de liberté qui emportait par morceaux la vieille Union soviétique. Elle avait peur d'en dire trop.

— Avec la nouvelle politique, glasnost, madame a supplié son père et son père a supplié plus hautes autorités.

Elle se pencha vers M. Paul et souffla, dans une brise mentholée :

— Gorbatchev lui-même.

— J'avais compris, fit le gérant en s'écartant. Cela ne m'explique pas pourquoi elle casse tout.

Sur ces mots, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement. La femme qui dévisageait silencieusement les intrus avait de quoi faire peur. Sa tenue et son expression laissaient penser qu'elle était rescapée d'un ouragan. Elle pouvait avoir la trentaine, quoiqu'il fût difficile de lui donner un âge. Son visage était large et plat, très pâle, mais on aurait dit qu'un public en colère avait jeté les matières les plus viles sur cet écran morne. Rouge à lèvres écrasé, Rimmel dégoulinant,

trace de griffures formaient une composition grotesque. Si grande que fût la détresse exprimée par ce visage, elle bouleversa moins M. Paul que la vue de la chambre dévastée. La femme ne lui laissa pourtant pas le loisir de faire un état des lieux détaillé. Elle avança vers lui, pointa sur sa cravate jaune un doigt maculé de sang et y déposa une large empreinte. M. Paul aurait reculé si la voix impérieuse et forte de la jeune femme ne l'avait cloué sur place.

Elle s'adressa longuement à lui. Sa péroraison était strictement incompréhensible. Le gérant avait beau parler plusieurs langues et être même familier du russe, il ne reconnaissait aucune racine, aucune terminaison, pas même ces mots français qui ont émigré dans les langues de l'Est et qui désignent tous des calamités : catastrophe, cauchemar... Pour autant, les propos de la malheureuse n'étaient pas sans expression. La voix se faisait par instants mélodieuse ; à d'autres moments, elle enflait, comme si elle entreprenait de décrire les vastes steppes où paissent les troupeaux. Elle finit en un murmure presque caressant.

Touché par cette incantation pathétique, M. Paul cligna des yeux, hocha la tête, ébaucha un sourire. La femme lui sourit à son tour et la tension nerveuse se relâcha en un éclat de rire

général. Le gérant était déjà heureux et fier d'avoir conclu l'incident dès son arrivée.

Cependant, la Kirghize s'était tournée vers la représentante de l'ambassade et lui disait quelque chose dans une langue différente que, cette fois, M. Paul reconnut sans la comprendre : c'était du russe.

— Madame dit que vous l'avez comprise. Elle est très, très heureuse.

— Je l'ai comprise... si l'on veut. Disons que j'ai bien écouté et que...

La jeune étrangère cessa de sourire et, en entendant parler M. Paul, fronça les sourcils. Elle se retourna de nouveau vers la diplomate et lui parla avec une voix d'enfant capricieuse.

— Elle pas contente. Elle veut que vous lui parliez français. Seulement français. Elle a dit même : le meilleur français.

Le gérant fut piqué par la remarque.

— Je n'use peut-être pas du *meilleur* français mais c'est celui que je parle. Et il me semble, madame, qu'il est tout à fait correct.

Il se rendit compte à cet instant que la Kirghize le regardait avec, sur le visage, une expression d'attente angoissée.

— Je vous souhaite la bienvenue en France, prononça M. Paul en dégageant chaque lettre le plus distinctement possible. Il est inutile de vous

mettre en colère. Dites-nous seulement de quoi vous avez besoin.

La pauvre fille n'eut pas une lueur d'intelligence, en entendant ce propos. Elle était concentrée à l'extrême mais ne saisissait visiblement aucun mot. Après un long silence, elle se relâcha et se mit de nouveau à sangloter.

M. Paul interpella la Russe avec mauvaise humeur.

— Voulez-vous me dire, à la fin, dans quelle langue cette personne s'est adressée à moi tout à l'heure.

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ?

— Non. Ce n'est pas du russe.

— Je m'en doutais. Elle parle russe avec vous. Avec moi, elle emploie un autre idiome. Lequel ?

— Aucune idée.

— Du kirghiz peut-être ? Ils ont bien une langue, ces gens-là...

— Je ne crois pas. Leur langue est un genre de turc. J'ai eu des camarades kirghizes à l'université de Moscou. D'ailleurs, quand elle parle au téléphone avec son père, elle emploie vrai kirghiz et c'est très différent.

— Alors, que parle-t-elle ? Et pourquoi me réserve-t-elle ce charabia ?

La Russe baissa les yeux. Elle avait visiblement un temps d'avance sur son interlocuteur.

— Elle dit qu'elle parle français.

— Français ! Le langage qu'elle a utilisé avec moi était du français ?

— Rassurez-vous. Vous n'êtes pas le premier qui ait du mal avec son français. Depuis qu'elle est arrivée à Paris, elle n'a pas rencontré une seule personne qui la comprenne. Pour ça, elle est très en colère. Ce matin, elle a sonné le garçon d'étage. Il est venu mais ils n'ont pas pu communiquer. Comme on dit chez vous, c'est ça qui a mis le feu dans la poudre.

La pauvre fille s'était assise sur l'accoudoir d'un fauteuil renversé et pleurait doucement. Les trois protagonistes de la scène restèrent silencieux, au milieu des ruines du mobilier. La femme de chambre, qui attendait dehors, ne percevant plus aucun bruit, passa la tête et interrogea son supérieur du regard. M. Paul se leva, retourna deux chaises d'un geste décidé, en proposa une à la Russe et s'assit sur l'autre.

— Je dois tirer ce mystère au clair. Vous allez, s'il vous plaît, traduire pour cette jeune femme mes questions en russe et, en retour, vous me donnerez ses réponses en allemand.

— D'abord, j'appelle ambassade...

— Après. Pour l'instant, faites ce que je vous dis.

La Russe fourragea dans son chignon chou-

croute et prit l'air à la fois soumis et mécontent d'un subordonné soviétique.

— Demandez-lui, pour commencer, où elle a appris le français et qui le lui a enseigné.

En entendant la traduction de la question, la fille se redressa dans son fauteuil et s'y assit plus confortablement, les jambes repliées sous les cuisses. Elle saisit une serviette qui traînait par terre. Tout en s'essuyant le visage, elle se mit à parler en russe, sur un ton calme et mélancolique. L'interprète l'arrêtait toutes les cinq phrases pour traduire. Le récit coulait de lui-même sans qu'il fût nécessaire de la relancer.

Elle raconta d'abord son enfance. Elle était fille unique. Son père était un homme inflexible et violent qui n'hésitait pas à mettre les gens en prison et même à les éliminer. La Russe était un peu gênée pour traduire de tels propos concernant un haut dignitaire mais, après tout, elle ne faisait encore qu'obéir.

Tout le monde, en Kirghizie, craignait ce gouverneur autoritaire et cruel. Sa femme était morte jeune. La seule personne qui pût désarmer le tyran, c'était sa fille adorée. Pour ses sept ans, il lui avait offert un petit cheval mongol. Ensemble, ils chevauchaient dans les immenses plaines blondes d'épis mûrs, pendant les étés chauds de l'Asie centrale. L'hiver, elle avait un traîneau que tirait un poney tout blanc. Son

père montait à l'arrière sur les patins et restait debout en se tenant aux montants tandis qu'elle, emmitouflée dans des peaux, criait des ordres en riant.

Le gouverneur tremblait tant pour sa fille que personne n'avait le droit de l'approcher, à l'exception de quelques serviteurs étroitement surveillés. Elle avait pour elle seule une aile entière du palais, qui donnait sur la cour d'honneur. Son père faisait venir des jouets de toute l'URSS et même des pays frères. Elle avait grandi au milieu des poupées cubaines et des sparteries vietnamiennes. La terreur du gouverneur était que sa fille s'ennuyât.

Ku-min, c'était son nom, avait compris très tôt qu'elle tenait là une arme puissante. Qu'elle soupirât, qu'elle donnât à son regard un air vague, qu'elle se mît à bâiller en plein après-midi et son père, terrifié à l'idée qu'elle pût seulement prononcer le mot ennui, céda d'avance à tous ses caprices.

Elle lisait beaucoup. Son père lui avait offert les œuvres complètes d'une Française qui ne pouvait pas être tout à fait mauvaise, puisqu'elle était russe. La comtesse de Ségur, née Rostopchine, peupla les nuits de la petite fille. Les traductions du *Bon petit diable* ou du *Général Dourakine* ouvraient à l'enfant un monde nouveau, la France. Dès ce moment, elle désira par-

dessus tout le connaître. Son père alimenta cette passion en lui procurant d'autres livres. Balzac, Dumas, George Sand brûlèrent tour à tour au feu de la passion française de Ku-min. Mais le père comme la fille savaient vers quoi cette affaire se dirigeait : l'adolescente finirait un jour par demander à visiter la France et son père serait contraint de refuser.

Dans l'URSS brejnévienne, l'immobilisme était la solution à tout. Il n'était pas question de laisser le chef d'une république soviétique envoyer librement sa fille à l'Ouest. Ku-min le savait. Aussi dévia-t-elle ses exigences vers un objectif à sa portée. Si elle ne pouvait aller en France, elle voulait au moins apprendre le français. Son père accepta avec soulagement. L'affaire se révéla pourtant moins simple que prévu. Ni dans la capitale ni ailleurs dans les steppes n'existait alors de professeur de français. Le gouverneur envoya des émissaires dans les pays voisins et jusqu'à Moscou pour débaucher un de ces oiseaux rares, mais sans succès.

Le père de Ku-min était tenté de renoncer quand, un jour, il apprit que croupissait dans ses prisons un homme parlant le français. Il le fit amener. C'était un étrange personnage que ce prisonnier. Il disait avoir une quarantaine d'années et se prénommer André mais il ne possédait aucun document pour confirmer ses dires. Petit,

LA DICTATURE LIBÉRALE, *J.-Cl. Lattès*, 1994. Prix Jean-Jacques Rousseau

ÉCONOMIE DES GUERRES CIVILES, en collaboration avec François Jean, *Hachette*, 1996 (Hachette Pluriel)

Jean-Christophe Rufin

Sept histoires
qui reviennent de loin



Sept histoires qui reviennent de loin

Jean-Christophe Rufin

Cette édition électronique du livre
Sept histoires qui reviennent de loin de Jean-Christophe Rufin
a été réalisée le 24 juillet 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447985 - Numéro d'édition : 242753).

Code Sodis : N52659 - ISBN : 9782072470608

Numéro d'édition : 242755.